

— Mon pauvre homme, dit Natalie, sans trop élever la voix, à cause des enfants, qui auraient pu entendre, ça ne peut plus durer ainsi. L'ouvrage s'entasse, les gens qui ont besoin de leurs outils, s'en retournent mécontents. Avant six mois, on aura perdu la clientèle.

— De quoi que tu te mêles ? mâchonna Lazare.

— Je me mêle de ce qui me cause du souci. On a une traite de cent et des piastres à payer à la fin du mois. Y as-tu songé ? Nous voici au 15, et il n'y a pas encore un sou de rentré à la maison... Et puis, les enfants n'ont plus rien à se mettre... Si c'est ton intention de ne plus travailler, il vaut mieux le dire franchement ; je m'arrangerai pour les élever à moi seule !

— Est-ce à dire que je suis fainéant ?

— Non, tu ne l'étais pas à l'époque de notre mariage, au contraire... Mais tu le deviens. Si tu savais le chagrin que j'ai à te voir godailler de la sorte !

Lazare parut réfléchir, les yeux dans le vide, la tête branlante, la pose incertaine. Puis, brutalement, il déclara, sous le jet subit d'une idée d'ivrogne :

— Ah ! je te fais du chagrin ?... Eh bien, je ne t'en ferai plus désormais... Sois tranquille !

Il gagnait la porte : elle le retint.

— Ou vas-tu ?

— Gagner ma vie autre part... J'en ai assez de tes reproches... Adieu !

Réellement apeurée, Natalie sanglota :

— Oh ! tu ne feras pas ça, dis ? Tu n'auras pas la lâcheté de nous laisser tous trois dans l'abandon !... Allons, viens te coucher !

Mais dans son obstination invincible d'ivrogne, il lui échappa, gagna la rue, et il criait, s'enfuyant, gesticulant :

— Cette fois-ci, c'est fini... c'est bien fini... vous ne me reverrez plus !

Natalie espéra son retour, deux jours durant, puis, comme le travail était en retard, que les clients s'impatientsaient elle pénétra dans la forge.

Natalie alluma une poignée de copeaux sur le foyer, jeta par-dessus deux pelletées de houille et tira lentement sur la chaîne du soufflet. L'aide journalière qu'elle avait prêtée à Lazare depuis l'époque de leur mariage l'avait initiée à tous les travaux usuels de forge que les besoins de la vie rurale nécessitent.

Levée à cinq heures du matin, elle travailla sans relâche, toute une semaine, après la besogne en retard. Les binettes, les pioches, les pics, les socs de charrue, les pointes d'araire, les bêches, se rangèrent bientôt, réparés ou trempés, dans un angle.

Quand un coup de barre s'imposait, elle appelait son aîné, Siméon, un petit bonhomme de douze ans, qui avait la compréhension facile et le cœur vaillant.

Siméon, à l'aide du ciseau, tenait la barre de fer incandescente, et sa mère cognait de toutes ses forces.

Quand les clients demandaient des nouvelles de Lazare, elle leur répondait :

— Il est à la ville... pour ses affaires.

Pourtant, lorsque deux semaines se furent écoulées, une défaillance momentanée la prit. Coûte que coûte, il fallait trouver une excuse vraisemblable pour une aussi longue absence.

Alors elle dit aux gens :

— Lazare a trouvé une bonne place en ville... Il avait trop peu de besogne au village pour nous faire vivre... à nous quatre... On verra par la suite... En attendant, je le remplace.